

Avant d'avoir entendu la partition de *Benvenuto Cellini*, jamais nous l'avouerons, nous n'aurions pu imaginer à quelques folles excentricités peut se laisser aller un homme d'un savoir incontestable, quand une fois il a perdu de vue que le principe constitutif de la musique est dans la mélodie. L'organisation qui peut à ce point résister à l'entraînement d'une marche facile et cadencée, qui a la main assez vigoureuse pour tenir en bride et faire avorter, à force de contrariétés de toute espèce, harmoniques et rythmiques, les motifs heureux qui, comme à la dérobee, se sont fait jour, et ne demandent qu'à vivre et à se développer, cette organisation, croyez-le, est puissante entre toutes; elle eût suffi à défrayer un homme de génie, peut-être, si l'esprit de système n'en avait oblitéré, perverti les instincts naturels, et ne l'avait conduit insensiblement aux antipodes du bon sens, de cette précieuse qualité si peu recommandée, et sans laquelle pourtant le savoir, l'imagination, le style sont incapables à créer une oeuvre capable de triompher des caprices de la mode, une oeuvre complète, vraiment belle et d'avenir.

Le romantisme, en littérature et en peinture, avait eu ses phases progressives, avant d'arriver, de mésaventure en mésaventure, au terme de sa galvanique existence. La musique, à part quelques tentatives sans portée, et dirigées par des hommes d'une médiocre valeur, avait échappé à cette fièvre de rénovation, à ce besoin d'*originalité* quand même, qui ne pouvaient trouver satisfaction que dans l'oubli et le mépris des convenances et de la raison. M. Berlioz était trop homme de conscience et de conviction pour biaiser dans sa marche agressive, et mettre à l'abri d'un ensemble normal quelques tentatives révolutionnaires. Armé de toutes pièces et la visière baissée, il s'est jeté au coeur de la place pour y planter son drapeau. Quoique peu nombreux (et pour cause) à la première rencontre, les hommes de goût ont fait bonne et vigoureuse résistance, et au lieu d'une facile victoire, le hardi réformateur a trouvé une éclatante défaite.

La partition de *Benvenuto Cellini*, en dépit, nous dirions presque à la faveur, de ses obscurités systématiques, a éclairci pour nous cette poétique étrange, nébuleuse, que, faute de préparations, de commentaires et d'exemples suffisants, nous avons si imparfaitement comprise en suivant les travaux critiques de ce théoricien. Nous y avons aussi trouvé l'explication de ses nombreuses répugnances et de ses rares sympathies. Il n'est plus surprenant pour nous que le chantre si gracieux et si mélodique de *Marie* et du *Pré aux Clercs* ait paru à l'auteur de *Cellini* l'antéchrist musical. Si le parti pris du musicien n'était pas évident, et si, dans la fierté de ses convictions, M. Berlioz ne repoussait pas bien loin tout ménagement qui ne lui serait pas accordé en considération de son système, il nous serait facile de regarder son ouvrage comme une erreur infiniment trop prolongée, il est vrai, mais enfin comme une méprise d'un homme de talent, et de rejeter sur les auteurs du libretto la responsabilité des événements passés et futurs, en montrant le génie du musicien paralysé par sa fâcheuse association littéraire. Jamais, en effet, plus déplorable conception dramatique n'a été traduite en style plus trivial, plus inconvenant. Figurez-vous un cardinal camerlingue qui, à chaque instant, envoie au diable ce drôle, cette noire cervelle de *Cellini*, et qui, se jouant des sacrements, répond à ce démon qui lui demande le pardon de ses fautes: "Tu

l'auras *sans confession*." Et cependant, à côté du nom de M. Léon de Wailly, le libretto nous a livré celui de M. Auguste Barbier, l'auteur des *Iambes*, ce poète au coeur chaud, généreux, à la forme vigoureuse et brillante.

Non, ce n'est pas l'auteur d'*il Pianto*, de la *Curée*, qui peut avoir imaginé la ridicule exhibition du théâtre de Cassandre avec son Arlequin et son Polichinelle, se disputant devant Midas le prix de l'harmonie; ce n'est pas lui qui a esquissé cette ignoble caricature du cabaretier dont la voix nasillarde et traînante énumère les rasades d'*orvietto*, *alcatio* et *maraschino* absorbées par les ciseleurs de Cellini en compagnie du maestro. Evoquons nos souvenirs; de quelle scène, de quelle situation acceptables, peut-on cependant faire honneur à la collaboration de M. Barbier, car on répugne à admettre la complicité de sa plume? Mais qu'importe après tout cette recherche distributive? Qui attendait avec impatience l'opéra de MM. Léon de Wailly et Auguste Barbier? Qui rattachera leur nom au souvenir de la mésaventure de *Benvenuto*? Leur avenir n'est nullement en question; ces deux messieurs rentreront dans la lice par une des nombreuses voies ouvertes à l'homme de lettres; le succès du lendemain les consolera de la défaite de la veille. Quel est, au contraire, aujourd'hui, l'avenir de M. Berlioz comme compositeur et comme critique même? Le public croit à la puissance et au charme du rythme et de la mélodie. C'est sa religion musicale; il est naturellement blessé des irrévérences commises envers son culte; et celui-là est mal venu auprès de lui qui, esprit fort, le sourire dédaigneux sur les lèvres, prend en pitié ses affections les plus vives ou les flétrit comme des préjugés, des superstitions.

M. Berlioz renoncera-t-il à ses idées exclusives? se réconciliera-t-il avec des qualités, objet actuel de ses sarcasmes? l'*expérience* lui aura-t-elle démontré que l'*imitation* n'étant que l'accessoire de l'art, le musicien doit éviter, en donnant trop d'importance à ses effets, de négliger ce qui est essentiel, fondamental? ou, se drapant stoïquement dans son manteau de philosophe, de génie méconnu, persistera-t-il dans ses excentricités? Le public qui voit avec douleur un homme aussi «PG» distingué se fourvoyer et user d'aussi nobles et éminentes facultés dans de stériles et déplorables efforts, est encore disposé à accueillir avec intérêt le retour du rebelle, et à prêter de nouveau, quand M. Berlioz l'y conviera, une oreille bienveillante et amie à des compositions régulières: la régularité admet toutes les grandes inspirations du génie; elle ne rejette que ses écarts. Mais qu'il se hâte; demain peut-être il sera trop tard. Aussi instruit dans l'histoire que dans la technique de son art, M. Berlioz sait qu'avant la révolution accomplie par Jean de Muris, l'*harmonie*, tant elle était ambitieuse, exclusive et tyrannique à l'égard de sa compagne, s'appelait *déchant*, dénomination parfaitement justifiée alors. Serait-ce une gloire fort désirable pour un musicien moderne que de forcer, pour caractériser ses compositions, à ressusciter une expression en rapport avec l'enfance de l'art! Beaucoup d'hommes instruits, après avoir analysé les compositions du seizième siècle et même antérieures, frappés de tant de richesses scientifiques enfouies dans ces oeuvres oubliées sur les rayons poudreux d'une bibliothèque, se demandent peut-être: où est le progrès? Il est dans l'emploi réservé, convenable, de toutes ces ressources, substitué à leur prétentieux étalage. Avec Montaigne, nous préférons non pas *le plus savant*, mais *le mieux savant*.

Après ces réflexions générales, à quoi servirait de mentionner avec éloges et sans restriction au premier acte, le trio si original du *Rendez-vous*, le chœur *Jurons* et la danse accompagnée d'un double chœur; et, au deuxième acte, l'air plein de verve d'*Ascanio*, si vigoureusement chanté et joué par Mme Stoltz; enfin une infinité de détails d'instrumentation offrant des beautés d'un ordre supérieur; à quoi, disions-nous, serviraient ces recommandations aussi vives que sincères, si ce n'est à augmenter nos regrets? Pierres fines et de la plus belle eau, sans éclat, et ternies par l'impureté du fond sur lequel elles reposent! Mille actions de grâce soient rendues aux chanteurs assez patients et habiles musiciens pour avoir pu disposer dans leur mémoire d'aussi étranges combinaisons; mieux eût valu sans doute pour eux apprendre par coeur la table des logarithmes; l'effort nous eût semblé moins prodigieux. Au moins, pour se tirer d'affaire et conduire à bout cette partition disloquée, les musiciens de l'orchestre avaient-ils pour se diriger le papier devant les yeux! Encore une fois, merci, Duprez, Massol, Dérivis, Mme Dorus et Mme Stoltz: l'épreuve est terminée; puisse-t-elle ne recommencer jamais dans les mêmes conditions; vous seuls pouvez apprécier tout ce que l'expression de ce voeu a de bienveillant et d'affectueux.

LE COMMERCE, 12 septembre 1838.

Journal Title: LE COMMERCE
Journal Subtitle:
Day of Week: mercredi
Calendar Date: 12 SEPTEMBRE 1838
Printed Date Correct:
Volume Number:
Year:
Series:
Pagination:
Issue:
Title of Article:
Subtitle of Article:
Signature: Hipp. P.
Pseudonym:
Author: Hippolyte Prévost
Layout: Feuilleton
Cross-reference: